

Les mensonges du 11-Septembre et la guerre contre le terrorisme EXPLIQUÉS | Pr Irfan Ahmad

25 ans après les attentats du 11 septembre aux États-Unis, nombreux sont ceux qui commencent à comprendre ce que ces événements ont réellement déclenché : la guerre mondiale contre le monde non occidental et le monde multipolaire. Regardez le professeur Irfan Ahmad déconstruire dans cet entretien le récit que le club transatlantique a élaboré pour justifier un quart de siècle de violence contre le Sud global. Le professeur Irfan Ahmad, professeur d'anthropologie-sociologie à l'université Ibn Haldun, présente son livre *Terrorism in Question: Decolonizing Anthropology and the Study of Islam*. La conversation examine la construction néocoloniale du terrorisme, l'islamophobie, la fabrication de l'ennemi, la guerre mondiale contre le terrorisme, le blanchiment épistémique, ainsi que la nécessité de comprendre la violence politique à travers une anthropologie plus humaine et décolonisée. Liens : Irfan Ahmad : <https://fs.ihu.edu.tr/cv/academicians/69c5956fcd15-irfan-ahmad-cv-f-21jan2026-3-pdf.pdf> *Terrorism in Question* : <https://www.berghahnbooks.com/title/AhmadTerrorism> Substack de Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatages : 00:00:00 *Terrorism in Question* 00:02:59 Décoloniser la question du terrorisme 00:06:31 Sécurisation et ennemi 00:08:34 Du communisme au terrorisme islamique 00:14:34 Bons musulmans, mauvais musulmans 00:19:57 Pensée manichéenne et islamophobie 00:25:35 La guerre mondiale contre le terrorisme 00:29:17 Blanchiment épistémique 00:38:37 Le terrorisme comme idéologie et théologie 00:47:10 Guerre, néolibéralisme et monde universitaire 00:48:53 L'anti-conclusion et la réhumanisation du terrorisme 00:54:24 Réflexions finales et recommandation de livre

#Pascal

Bienvenue à toutes et à tous dans Neutrality Studies. Aujourd'hui, nous recevons pour la deuxième fois le professeur Irfan Ahmad, professeur d'anthropologie et de sociologie à l'université Ibn Haldun d'Istanbul. Irfan, bienvenue à nouveau. Merci, Pascal, de me recevoir une deuxième fois. Et merci beaucoup de vous être connecté, car nous voulons parler de votre nouveau livre, dont le titre est particulièrement brillant : « Le terrorisme en question : décoloniser l'anthropologie et l'étude de l'islam ». Alors, parlez-nous-en. De quelle manière décolonisez-vous la question du terrorisme ?

#Irfan Ahmad

Oui. Donc, comme vous le savez, le terme de décolonisation circule beaucoup ces temps-ci. Et dans tous les domaines de recherche, on parle de décolonisation de tout. Mais ma question était la

suivante : dans quelle mesure tous ces appels à la décolonisation relèvent-ils vraiment de la décolonisation ? Car beaucoup de choses qui se font aujourd'hui au nom de la décolonisation sont en réalité, selon moi — pas toutes, mais certaines — des tentatives de recolonisation ou de néocolonisation. Nous devons donc être très vigilants. Certaines choses se font au nom de la décolonisation, mais ce sont en fait des tentatives de recolonisation ou de néocolonisation. Pour ma part, j'ai été formé à l'anthropologie, et auparavant à la sociologie. Et comme vous le savez, au moins depuis le onze septembre, le terrorisme est, d'une certaine manière, au cœur de la politique mondiale.

Et puis, les anthropologues ont très peu de choses à dire sur le terrorisme, que ce soit d'un point de vue historique ou contemporain. Ma question était donc la suivante : comment se fait-il qu'un phénomène qui a façonné à ce point, pas seulement la politique, mais aussi la culture, notre manière de voir les choses, nos propres subjectivités, l'idée de l'ennemi, vous savez, de la menace, et ainsi de suite... Cela a aussi des répercussions, par exemple, dans le monde universitaire. Alors, comment comprendre ce moment charnière du vingt-et-unième siècle, qui, soit dit en passant, est loin d'être terminé ? Il continue encore, n'est-ce pas ? Et comment les anthropologues peuvent-ils nous aider à mieux comprendre l'ensemble de ce phénomène dans une perspective décoloniale ? Car l'un des principaux arguments du livre, c'est que l'explication dominante qui nous est donnée par le monde occidental, les élites politiques, les soi-disant experts du terrorisme et les experts de la sécurité, est en réalité néocoloniale.

#Pascal

Vous pouvez développer un peu ? En quel sens le discours sur le terrorisme que nous avons aujourd'hui, et qui est apparu notamment avec le onze septembre, il y a vingt-cinq ans, est-il colonial ou néocolonial ?

#Irfan Ahmad

Oui, alors, certaines personnes ont avancé l'idée que le onze septembre marquait en réalité un nouveau tournant dans l'histoire du terrorisme, parce qu'elles estimaient qu'il existait quelque chose appelé le nouveau terrorisme, d'accord ? Elles voulaient différencier ce nouveau terrorisme de l'ancien terrorisme. Ce prétendu nouveau terrorisme comportait de nombreux éléments. Mais l'un des éléments centraux de cette nouveauté, c'était l'idée qu'il y aurait un nouveau terrorisme parce qu'il serait avant tout religieux, ou islamique. À partir de là, on a supposé que le terrorisme du passé, avant le onze septembre, ou avant la montée de ce qu'on appelle le terrorisme islamique, était séculier, ou qu'il n'était pas religieux. Or, si l'on examine l'histoire, au dix-neuvième siècle comme au dix-huitième siècle, aussi bien dans le colonialisme britannique que dans le colonialisme français, on n'employait pas le terme « terrorisme » à cette époque-là.

Ils modifiaient les termes. Mais un terme qui revient souvent, c'est le fanatisme. D'accord. Les musulmans ont été décrits comme des fanatiques. Et un fanatique, c'est quelqu'un qui ne fait pas

usage de la raison, quelqu'un qui est en quelque sorte intoxiqué par des troubles psychologiques. Alors, que se passe-t-il après le onze septembre ? L'une des caractéristiques de ce qu'on appelle le nouveau terrorisme, c'est qu'il a été qualifié de religieux, ou d'islamique. Et donc, dans les cercles décisionnels, dans les élites politiques, on constate qu'il n'y a aucune tentative sérieuse d'engager le dialogue avec eux ou d'écouter leurs griefs. D'accord, parce que si l'on part du principe que le terrorisme est social et politique, qu'il est produit par les êtres humains, alors la question serait de savoir comment leur parler, comment les aborder. Donc, au lieu de s'y confronter, on a considéré que c'était tellement irrationnel.

La seule voie qui reste, c'est de le combattre, plutôt que d'engager une quelconque forme de dialogue ou de discussion. Voilà. Donc, ce qu'on voit, c'est que le cliché du fanatisme, ou de l'islam comme religion irrationnelle, comme religion obscurantiste, refait surface après le onze septembre. Et contrairement à la manière dont beaucoup de musulmans se perçoivent, au lieu d'être considéré comme un produit social et historique, cela est éternisé. Parce que dès lors qu'on dit que c'est religieux, alors, dans certains discours extrémistes du côté du gouvernement, c'est quelque chose avec quoi on ne peut pas dialoguer. D'accord. Et cela va en fait à l'encontre de l'idée, disons, habermassienne de la démocratie délibérative. S'il y a des problèmes, alors on peut parler, on peut discuter, et on peut, disons, se réunir autour d'une table pour les aborder. Donc, en ce sens, c'est néocolonial, ou recolonial. D'accord.

#Pascal

Vous savez, le terme existait déjà auparavant. Et dans mon domaine, les sciences politiques, et surtout les études de sécurité, cela fait maintenant vingt-cinq ans que nous soulignons une chose : le terme « terrorisme » est passé d'un problème que les États occidentaux traitaient largement par des mesures de police — autrement dit, il nous faut une force civile pour garantir notre sécurité face au terrorisme — à une question relevant essentiellement de l'armée. C'est un processus que nous appelons la « sécuritisation », n'est-ce pas ? On sécuritise le problème et on en fait une affaire militaire. Et nous avons vu... des millions de personnes sont mortes dans cette lutte américaine contre le terrorisme. Les pays d'Asie occidentale ont été complètement réduits en cendres. Toute la guerre menée contre l'Afghanistan, en Asie centrale, s'est faite selon cette logique.

Bien sûr, la guerre contre l'Iran était... pardon, la guerre contre Israël... l'Irak, l'Irak, pardon. Trop de « i » à l'Ouest. La guerre contre l'Irak a été justifiée par l'idée qu'il fallait empêcher le terrorisme nucléaire de se produire, parce qu'il était sur le point d'avoir des armes de destruction massive. Je veux dire, ce terme de « terrorisme » a été utilisé à tout-va comme justification pour la plupart des guerres d'agression des vingt-cinq dernières années. Comment cela s'inscrit-il dans ce cadre colonial dont vous dites qu'il est encore, en grande partie, utilisé dans l'étude de l'anthropologie ? Petite note très rapide : la meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire à mon Substack gratuit. Vous pouvez aussi aider avec un abonnement payant, ou acheter certains de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont ci-dessous. À bientôt.

#Irfan Ahmad

Oui, alors, l'une des choses que je fais aussi dans ce livre, c'est une critique de la discipline anthropologique. J'ai été formé en anthropologie, mais j'en suis aussi critique. Cette critique se situe à deux niveaux. D'abord, je pense que la manière dont les anthropologues ont abordé la question du terrorisme, ou plus largement de la violence politique, n'est pas suffisamment anthropologique. Or, l'anthropologie pourrait jouer un rôle plus important pour comprendre ces phénomènes. Mais la génération actuelle d'anthropologues ne le fait pas. Ce que je veux dire, c'est ceci : l'idée, ou la notion, d'ennemi est au cœur de la politique moderne. Bien sûr, je cite Carl Schmitt, non pas de manière normative, mais descriptive. Autrement dit, je ne cautionne pas ses idées politiques.

Mais dans sa théorisation, la politique consiste avant tout à distinguer l'ami de l'adversaire, ou de l'ennemi. Et cette conception de la politique a été au cœur de la politique en général, mais aussi, et tout autant, je dirais, chez ceux qui se désignent eux-mêmes comme des démocraties. Pendant la Guerre froide, bien sûr, l'ennemi, c'était le communisme. Et l'un des arguments que j'avance, c'est que, faute d'avoir une identité positive autour de laquelle se rassembler, les démocraties libérales ont besoin d'un ennemi pour réunir des personnes dites « partageant les mêmes valeurs ». Alors, que se passe-t-il ? L'une des généalogies du terrorisme est la suivante : à la fin de la Guerre froide — donc à l'époque Reagan —, lorsque le communisme, cet ennemi, commence à s'affaiblir, et que cela finit par conduire à son effondrement, il faut alors trouver un autre ennemi. Et Colin Powell a déclaré, en substance : « Je commence à manquer d'ennemis. »

#Pascal

Hum.

#Irfan Ahmad

D'accord, donc il faut avoir cet ennemi. Et là, ce qui se passe, c'est que l'islam, ou le terrorisme islamique, est présenté comme l'ennemi. Mais il faut apporter une légère nuance. Ce n'est pas comme si, pendant la guerre froide, l'islam était absent, puis que, soudainement, après la guerre froide, on l'avait inventé comme nouvel ennemi. Il y a aussi des chevauchements. Et un point majeur, dont très peu de gens parlent, est en réalité crucial à garder à l'esprit. Sur le plan intellectuel, l'idée de l'islam comme ennemi circule déjà en mille neuf cent quatre-vingt-six. Et c'est important, parce que l'actuel Premier ministre israélien a codirigé un ouvrage en mille neuf cent quatre-vingt-six. Il s'intitule : « Terrorisme : comment l'Occident peut gagner ».

Et c'est un ouvrage collectif. À cette époque, il était ambassadeur d'Israël auprès des Nations unies. D'accord. Et l'institut qui avait organisé cette conférence, dont le livre a ensuite été publié, d'accord, cet institut portait le nom de son frère, Jonathan Netanyahou. D'accord ? Et ce livre mettait au centre l'idée suivante : le terrorisme est l'ennemi de l'Occident. C'est pourquoi le sous-titre est : « Comment l'Occident peut gagner ». Il comporte quarante contributions, et Edward Saïd a d'ailleurs

écrit une critique de ce livre. Selon sa lecture, le message que ce livre voulait faire passer, c'était que les Arabes sont les terroristes, et que les Arabes sont les seuls terroristes. D'accord ?

Donc, vous voyez déjà cette idée apparaître en mille neuf cent quatre-vingt-six. Bref, la fin officielle de la guerre froide se situe quelque part entre mille neuf cent quatre-vingt-neuf et mille neuf cent quatre-vingt-dix, vous voyez ? Ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut pas simplement dire : d'accord, le communisme était l'ennemi jusqu'à la fin de la guerre froide, puis l'islam a été inventé comme nouvel ennemi, c'est ça ? Il y a aussi des recoupements. Aujourd'hui, je pense qu'on voit cette idée des Arabes, ou des musulmans. C'est ce qui est apparu sur la scène mondiale au Moyen-Orient, mais aussi en dehors du Moyen-Orient. Les États occidentaux mobilisent aussi leur discours autour des musulmans vivant en Occident. Et puis, le onze septembre devient la métaphore à travers laquelle toute cette idée du terrorisme islamique...

Parfois, ils emploient aussi ce terme, le « djihadisme », vous savez. Et ça devient alors le point de ralliement. J'aimerais aussi ajouter quelque chose. Dès lors qu'on fait du onze septembre une sorte de référence pour définir la politique internationale, le onze septembre renvoie à ce qui s'est passé aux États-Unis. Mais on voit ensuite que d'autres États reprennent le même langage. Par exemple, la Grande-Bretagne dira qu'elle a eu son propre onze septembre, avec les attentats de Londres. L'Inde dira qu'elle a eu son propre onze septembre, avec l'attaque de Bombay. Cela devient donc la métaphore à travers laquelle la politique internationale se mobilise, dans différentes régions et dans différents États-nations, autour de la construction de l'ennemi.

#Pascal

C'est une très bonne observation. Et vous savez, je suis presque certain qu'on pourrait remonter le temps et trouver, pour quasiment chaque génération, l'une de ces métaphores. Elles sont généralement liées au début d'une guerre. Pendant très longtemps, un « moment Pearl Harbor » a été considéré comme ce genre d'expérience. Le onze septembre, bien sûr, en est un autre exemple. Comment analysez-vous cette dimension politique, cette interaction entre ces acteurs ? Parce que, pour moi, aujourd'hui, en deux mille vingt-six, d'une manière très étrange, la boucle est bouclée.

Nous sommes passés d'un gouvernement américain qui invitait les moudjahidines d'Afghanistan, les recevait à la Maison-Blanche, les faisait dîner, leur serrait la main et leur donnait des armes. Ils ont vaincu l'Union soviétique. Puis ils ont commis, ou ont été en partie responsables de ces attentats. Ensuite, on les a combattus pendant vingt ans. Et aujourd'hui, nous avons un dirigeant d'Al-Qaïda, du Front al-Nosra, qui gouverne la Syrie, qui a été invité à la Maison-Blanche, qui serre la main du président américain, et qui est interviewé sur scène par monsieur Petraeus, le général Petraeus. Vous savez, c'est très, très étrange. C'est un cycle étrange que nous avons traversé : passer de la lutte contre le terrorisme au fait d'être, officiellement de nouveau, copains-copains avec ces mêmes types de terroristes. Comment est-ce que cela a du sens, pour vous ?

#Irfan Ahmad

Oui, vous voyez, le moment auquel vous faites référence, je pense qu'à l'époque, un homme politique américain célèbre et important, qui s'appelait Brzezinski... Brzezinski ? Oui. Il avait dit, de façon restée célèbre, que les fanatiques se battent mieux. C'était donc sa manière d'encourager les combattants afghans, ou les moudjahidines, n'est-ce pas ? Or, bien sûr, comme nous le savons, une fois que l'ennemi, c'est-à-dire les communistes, avait disparu, le même acteur pouvait ensuite être utilisé, de manière sélective, à des fins différentes. Mais je pense que l'important ici, c'est l'idée de... D'ailleurs, pour compléter votre propos, l'Inde est désormais à l'aise avec les talibans. C'est une évolution récente. Pendant longtemps, l'Inde considérait les talibans comme une organisation terroriste, avec laquelle il était impossible d'avoir le moindre dialogue.

Aujourd'hui, le ministre taliban s'est rendu en Inde, et il y a été accueilli. Pour le public, je pense qu'il peut être utile de le préciser : « taliban », en arabe, signifie littéralement... « talib », c'est une personne qui cherche le savoir. « Taliban », c'est le pluriel. Donc, le centre, la madrasa dont les talibans sont issus, ou avec laquelle ils se sentent une affinité idéologique, se trouve en Inde. Vous savez, elle s'appelle Darul Uloom Deoband. On leur a même donné accès à cet établissement. Quoi qu'il en soit, le point est le suivant : cet acteur peut être utilisé à des fins divergentes. Mais derrière ce changement, il y a une logique qui est restée constante depuis la guerre froide jusqu'à aujourd'hui. Et c'est ce que le politologue Mahmood Mamdani décrirait comme l'idée du bon musulman contre le mauvais musulman.

#Pascal

Hum.

#Irfan Ahmad

D'accord. Donc, à un moment donné, tant que l'Union soviétique représentait une menace, vous savez, ces combattants afghans étaient de bons musulmans. Plus tard, ils peuvent devenir de mauvais musulmans. Et puis, de nouveau, ils peuvent redevenir de bons musulmans, n'est-ce pas ? Donc, tant que vous soutenez le discours sur le terrorisme, vous êtes un bon musulman. Mais j'ai récemment dit, dans un autre podcast, que la distinction que fait Mamdani entre le bon musulman et le mauvais musulman est utile. Mais je pense que nous en sommes arrivés à un point où, en réalité, le bon musulman est fondamentalement un anti-musulman. Oui. D'accord. Et ce genre de figures... aujourd'hui, même quelqu'un comme Salman Rushdie, et vous avez beaucoup d'athées.

D'accord, ils soutenaient assez ouvertement la guerre contre le terrorisme. Donc, bien sûr, ces discours changent. Mais il faut voir où se situent ces changements : est-ce qu'ils touchent au cœur, au fond, ou seulement à certaines apparences, à quelques éléments ici et là ? En revanche, cette idée de l'ennemi ne change pas. Le profil de l'ennemi peut changer. Vous savez, s'il y a quelqu'un

qu'on appelle A, plus tard, ça peut devenir B, n'est-ce pas ? Mais ce qui ne change pas, ce sur quoi repose le changement, c'est l'idée même de l'ennemi et son fondement. Et après le onze septembre, bien sûr, ce fondement, c'est l'idée du terrorisme islamique ou de l'extrémisme islamique.

#Pascal

Deux questions, ou plutôt une question, une réflexion à ce sujet. D'après vous, d'où cela vient-il ? Une grande partie de tout ça me semble profondément occidentale : cette vision manichéenne du monde, cette séparation entre le bien et le mal, Dieu et le diable. Vous savez, cette pensée binaire, sans aucun entre-deux. D'après vous, d'où ça vient ? Et pensez-vous que ce soit différent dans d'autres civilisations ? Et puis, deuxième chose : votre explication sur le bon et le mauvais musulman m'a fait penser à ceci. J'étais à une conférence en Russie, sur la russophobie, et l'une des conclusions auxquelles nous sommes arrivés, c'est que l'une des croyances fondamentales de la russophobie est, bien sûr, la distinction entre le bon Russe et le mauvais Russe. Et le bon Russe est, au fond, un anti-Russe.

C'est le Russe qui trahit la Russie. C'est le Russe qui trahit le système, puis se range du côté adverse et aide à combattre, quel qu'il soit, l'Union soviétique, le communisme. Ou qui aide à combattre la Russie tsariste, ou la Russie expansionniste. Et ça, c'est le bon Russe. Alors que le mauvais Russe, c'est cette représentation stéréotypée, un peu clownesque, d'un Néandertalien brutal, très stupide, mais aussi très, très violent et sanguinaire, et ainsi de suite. Pensez-vous qu'il y ait là une sorte de schéma mental sous-jacent ? Est-il possible que l'Occident projette sans cesse ce schéma sur tous ceux qu'il cherche à désigner comme ennemis ?

#Irfan Ahmad

Oui, je veux dire, dans le livre, je parle en fait de la construction du communisme comme ennemi après la Seconde Guerre mondiale, n'est-ce pas ? J'oublie le nom de cette personne, mais c'est celui qu'on considère comme l'un des architectes de la CIA, et aussi d'une grande partie du discours sur la sécurité après la Seconde Guerre mondiale.

#Pascal

Allen Dulles, ou l'autre frère Dulles ?

#Irfan Ahmad

Non, il va falloir que je vérifie. Il est mort très récemment.

#Pascal

Peu importe.

#Irfan Ahmad

D'accord. Il a dit, de façon célèbre — ou tristement célèbre — que, bien sûr, on peut avoir plusieurs amis, mais que l'ennemi doit être unique. D'accord ?

#Pascal

John McCain.

#Irfan Ahmad

Je pense que oui. Oui ? Enfin, vous êtes politologue, donc vous avez probablement raison. Oui, très probablement. Les amis peuvent être multiples, mais l'ennemi doit être unique. Et cet ennemi doit être la cause de tout. Donc, compte tenu de l'expérience du monde occidental avec l'idéologie nazie, ou avec la terreur déchaînée par Hitler, toutes ces mauvaises choses, toutes ces choses maléfiques, ont elles aussi été attribuées ou projetées. D'accord ? Et là, je pense, si je peux l'ajouter ici, parce que cela nous permettra de comprendre ce qui est également important, il y a le phénomène de l'islamophobie, qui est lié au onze septembre. D'accord ? On assiste à une montée de... Donc, dès lors que vous dites que l'ennemi doit être unique, d'accord, et qu'il doit être l'incarnation de tout ce qui est mal, mauvais, destructeur, de tout ce que vous pensez pouvoir arriver.

Et donc, vous verrez que, pendant la guerre contre le terrorisme, un journal indien a publié la photo d'un membre de Daech en train d'avoir des rapports sexuels avec un âne. Puis il est écrit que la vidéo n'est peut-être pas vraie, mais que, malgré tout, il faut la regarder. Et il y en a une autre, selon laquelle un imam au Maroc aurait émis une fatwa — c'est-à-dire une sorte d'avis religieux — disant que, même six heures après la mort de votre femme, vous pouvez avoir des rapports sexuels avec elle. Donc, ce que je veux dire, c'est que, dans ce discours sur la guerre contre le terrorisme, ce sont ce genre de choses maléfiques qui sont attribuées à l'ennemi. Oui, voilà. C'est un premier aspect. Et le deuxième, ce n'est pas la réalité de la menace. La menace elle-même est pensée en termes d'anticipation : cela peut arriver, voilà ce qui va arriver. Il ne s'agit donc pas seulement de contrôler ou de définir le présent, mais aussi de mobiliser un futur anticipé, ou projeté, afin de façonner le monde selon ses propres termes idéologiques.

#Pascal

On le voit sans cesse : ces menaces sont alors utilisées pour justifier le discours sécuritaire, n'est-ce pas, et pour justifier des investissements toujours plus importants dans l'État sécuritaire, dans les moyens militaires, les avions, les armées, et l'augmentation des budgets de défense. Ou, dans le cas occidental, surtout des budgets offensifs. Alors, selon vous, ce discours sur le terrorisme venait-il combler le vide laissé par la fin de la guerre froide, alors qu'on commençait à manquer d'ennemis ? Ou bien... ce n'était pas vraiment nouveau, n'est-ce pas ? C'est en tout cas ce que vous contestez dans le livre. Au fond, il n'y avait rien de si nouveau dans tout cela. Mais ce discours est ensuite

repassé à l'arrière-plan, laissant place, vous savez, aux guerres ouvertes : la guerre en Ukraine, la guerre d'agression contre l'Iran, et ainsi de suite. Comment considérez-vous cette période intermédiaire, où le terrorisme était le principal mot-clé de la sécurité ?

#Irfan Ahmad

Oui, alors, il y a une chose dont beaucoup de gens n'ont pas parlé : rappelez-vous, ce n'était pas simplement la guerre contre le terrorisme. C'était la guerre mondiale contre le terrorisme, n'est-ce pas ? Donc, c'est aussi une menace mondiale, d'accord ? Et ce qui se produit, c'est la construction d'un ennemi mondial, qui est, en quelque sorte, partout. Pendant la guerre froide, l'ennemi était ailleurs. Enfin, bien sûr, il était aussi présent à l'intérieur, mais pas de la même manière que dans la guerre mondiale contre le terrorisme. Parce qu'il y a des musulmans en Amérique, en Europe, en Grande-Bretagne, en Allemagne. Donc, en ce sens, cela devient mondial. Avant la guerre contre le terrorisme, il y avait plusieurs types de problèmes. Par exemple, des problèmes ethniques ou des problèmes infranationaux. D'accord ? Ainsi, par exemple, à la suite de la guerre contre le terrorisme, tous ces conflits régionaux...

Donc, par exemple, dans la province de la Frontière du Nord-Ouest du Pakistan, qui s'appelle aujourd'hui le Khyber Pakhtunkhwa, ou KPK, vous avez un problème tribal. Le Yémen a un problème tribal. L'Algérie aussi a un problème tribal. Auparavant, on analysait cela en termes ethniques, en termes de construction nationale, comme un problème infranational. Ce que fait la guerre mondiale contre le terrorisme, c'est qu'elle se débarrasse de toutes ces catégories et qu'elle les intègre toutes au discours sur le terrorisme. Et c'est une conséquence logique. Car dès lors que vous avez l'idée d'un ennemi mondial, vous voyez ? Rappelez-vous, pour revenir à ce type dont je crois que le nom était Kennan : on peut avoir de multiples amis, mais l'ennemi, lui, doit être unique. Voilà. C'est ainsi que tous ces conflits régionaux se retrouvent privés de leur dimension locale. On les dépouille de leurs éléments nationaux et infranationaux, pour les présenter dans un discours mondial sur le terrorisme islamique.

#Pascal

C'est ça. Au fait, petite précision : vous aviez raison. C'était George Kennan, pas John McCain, bien sûr. George Kennan, oui. Le grand diplomate. Voilà, maintenant, c'est réglé. Donc, en un sens, tout ce discours est évidemment très occidental, et relève d'une approche très occidentale : quand on n'a qu'un marteau, tout finit par ressembler à un clou. Alors tous ces conflits ethniques et autres ont été transformés en clous du terrorisme, qu'on pouvait ensuite enfoncer avec la même méthode. Et, sans surprise, ça n'a pas marché. Ça ne fait que créer davantage de problèmes par la suite. Sans compter qu'aux États-Unis, on a très bien compris que certaines de ces organisations terroristes pouvaient être des relais très utiles avec lesquels travailler. Vous avez écrit un chapitre au très beau titre : « Blanchiment épistémique : ethnographie d'une conférence et du contre-terrorisme ». Qu'entendez-vous par « blanchiment épistémique » ? Je trouve que c'est un terme très intéressant.

#Irfan Ahmad

Oui. Donc, vous savez, en tant qu'anthropologue, j'ai été agréablement surpris lorsque le Programme des Nations unies pour le développement m'a invité à une conférence, qui s'est tenue à Oslo en deux mille seize.

#Pascal

Donc, le Programme des Nations unies pour le développement, c'est bien ça ? Le PNUD.

#Irfan Ahmad

Oui, oui. Et à cette époque-là, il faut aussi voir comment les termes ont évolué. Juste après le onze septembre, le terme employé était « lutte contre le terrorisme ». D'accord. Mais ensuite, l'ONU et d'autres États occidentaux ont estimé que ce terme n'était pas utile, ou pas efficace. Ils sont donc passés à la « lutte contre la radicalisation ». D'accord. J'ai donc été invité à une séance dont l'objectif était de voir comment les dialogues interreligieux pouvaient conduire à la déradicalisation des jeunes, surtout des jeunes musulmans. Parce que, vous savez, l'idée était la suivante — vous vous en souvenez : après le onze septembre, le nouveau terrorisme était considéré comme islamique et religieux, n'est-ce pas ? Et donc, la principale force motrice serait la religion ou la théologie. Par conséquent, il faudrait un dialogue interreligieux pour lutter contre la radicalisation. Voilà. J'y ai donc participé. Et comme vous le savez, je suis aussi anthropologue. Je ne me contentais donc pas de présenter mon article : j'écoutais également toutes les présentations.

#Pascal

Vous étudiez ces gens-là, sur place.

#Irfan Ahmad

Oui, exactement. D'une certaine manière, on pourrait dire qu'il s'agissait d'une ethnographie, ou d'une anthropologie, de l'Europe.

#Pascal

Hum-hum.

#Irfan Ahmad

Et ce que j'ai vu, et ce que j'écris dans le livre, c'est que tout au long de la conférence, on parlait du principe que l'islam est une source de menace. Jamais ils n'envisageaient que l'islam puisse aussi être une source de construction de la paix, ou un moyen de gérer les conflits. J'ai donc présenté ce

mouvement de masse, connu sous le nom de Khudai Khidmatgar, les Serviteurs de Dieu. Il existait avant la Seconde Guerre mondiale, dans la région de Khyber Pakhtunkhwa, qui fait aujourd'hui partie du Pakistan. C'était l'un des mouvements les plus spectaculaires. Les gens croyaient en la non-violence. Son dirigeant était Khan Abdul Ghaffar Khan, et il considérait que l'islam était avant tout une religion de paix.

Alors, lorsque les autorités coloniales tiraient sur ces gens, ils ouvraient leur poitrine, et ils avaient le Coran tout près de leur cœur. Ils ne se livraient donc pas à la violence. Ils ne ripostaient pas, parce que pour eux, l'idée était que, vous savez, l'islam, c'est : nous donnerons la vie, ou nous sacrifierons notre vie au nom de la paix. Donc, même si j'ai évoqué ce genre d'éléments historiques, je pense que probablement pas plus de zéro virgule cinq pour cent des personnes présentes à la conférence — et c'était une immense conférence — étaient au courant. Mais plus important encore, à mon sens, l'ensemble du discours reposait sur des présupposés qui n'avaient pas été examinés.

Donc, par « blanchiment épistémique », j'entends ceci : lors de la conférence, personne n'a jamais évoqué le fait que le nationalisme, ou l'État-nation, peut aussi être une source de violence politique. Or, si vous vous souvenez, puisque nous parlions plus tôt de la formation sociale tribale, cela était qualifié d'ethnique, de sous-national ou, vous savez, de problème de construction nationale. D'accord ? L'une des choses que je dis dans ce chapitre, c'est que ce blanchiment épistémique ne traite pas de la question de l'ennemi global, que le discours sur le terrorisme implique et exige. Et le deuxième point, c'est qu'il ne reconnaît pas que le nationalisme peut lui aussi être une source de violence politique et de terrorisme.

Et comme autres exemples, je cite trois études de cas : le Sri Lanka, le Myanmar, autrefois appelé la Birmanie, et l'Inde. Si l'on prend le Sri Lanka, le terrorisme tamoul, entre guillemets, a en réalité commencé comme une conséquence du nationalisme bouddhiste dominé par les Cinghalais. Ces derniers ne tenaient pas compte des aspirations de la minorité tamoule et n'y étaient pas sensibles. Il y avait donc la question de la langue, celle de l'emploi, mais aussi celle de l'autonomie, parce que la plupart des Tamouls vivaient dans une région particulière. Et au Myanmar, on a une majorité bouddhiste qui estimait que les Rohingyas n'avaient pas leur place dans cette vision bouddhiste du Myanmar en tant que nation bouddhiste.

Et de même en Inde. Et on peut aussi étendre cet argument à Israël, parce que l'idée est d'avoir un Israël plus grand... Et comme vous le savez, Israël a été créé comme un foyer national juif, c'est-à-dire un État-nation. Donc, il ne s'agit plus simplement de sécuriser l'État-nation, mais aussi d'avoir un Israël plus grand, dans lequel les Palestiniens... Voilà l'idée du foyer national, où les Palestiniens posent problème et doivent donc être éliminés, d'accord ? Les Palestiniens sont, de mon point de vue, un peuple terrorisé. Mais le discours sur l'État-nation, et dans le cas d'Israël ce discours sioniste, qui s'inscrit dans la ligne du discours occidental, présente au contraire les personnes terrorisées comme des terroristes, n'est-ce pas ? D'accord ?

L'État-nation est donc crucial. Je pense qu'en Espagne, si vous regardez le problème de l'ETA, c'est aussi lié à l'idée d'État-nation. D'accord ? L'IRA, c'est pareil. Dès lors qu'on veut imposer aux catholiques une conception dominée par les protestants, évidemment, cela ne correspond pas à leurs aspirations culturelles ou religieuses. Ils veulent avoir leur propre forme d'autonomie. Voilà donc les, si vous voulez employer ce terme, éléphants dans la pièce, dont le discours du Programme des Nations unies pour le développement ne parlait absolument pas, n'est-ce pas ? C'est pourquoi j'emploie ce terme de « blanchiment épistémique ». Il s'agissait simplement de relayer le discours des États occidentaux, sans chercher à le comprendre ni à l'examiner autrement.

Et donc, mon approche a été de faire une ethnographie de ces élites du pouvoir. Et là, Pascal, c'est très important, parce que l'anthropologie, en tant que discipline, à ses débuts, s'intéressait souvent à l'étude des peuples sans écriture, des personnes non instruites, du village, de la tribu. Et moi, je faisais quelque chose de différent. Si l'on peut avoir une anthropologie de l'Europe, alors voyons comment fonctionnent les discours de ces élites du pouvoir. Car toutes les personnes qui participaient, surtout celles qui venaient du Programme des Nations unies pour le développement, étaient très instruites. Ce ne sont pas des primitifs, vous savez. Ce sont des gens très civilisés. Mais comment faire une ethnographie de ces personnes, et essayer de comprendre le discours sur le terrorisme ?

#Pascal

Vous savez, ce serait — ou plutôt, c'est — extrêmement intéressant. Et je pense vraiment qu'il faudrait encourager beaucoup de chercheurs et d'étudiants à le faire davantage : prendre les Européens et les Nord-Américains comme objet d'étude, pour comprendre comment fonctionnent leurs discours internes et comment ils donnent du sens au monde. Parce que vous avez raison : c'est une tribu. Et plus je les observe, plus il devient évident que cette tribu possède aussi des mécanismes pour se maintenir « propre » et pour préserver sa bulle épistémique telle qu'elle est. Elle a des axiomes et des prémisses à partir desquels elle construit sa vision du monde. Mais le fait est que cette bulle épistémique a pu imposer ses concepts à de larges parties du monde, sans que cela soit remis en question.

Et le discours sur le terrorisme en est évidemment un. Parce que, de manière très juste, vous soulignez que celui qui est terrorisé est ensuite décrit comme le terroriste. Je me demande dans quelle mesure cette terminologie est aussi liée à l'évolution de la guerre, ou à la façon dont on pense la guerre. Car, d'une certaine manière, le terrorisme n'est rien d'autre qu'un conflit mené de façon asymétrique par le camp le plus faible. Le discours classique sur les guerres a évidemment aussi permis de développer le droit international, les lois de la guerre. Et l'Occident a élaboré beaucoup de concepts pour humaniser la guerre, entre autres avec des notions comme celle de combattant, n'est-ce pas ? La distinction entre combattant et non-combattant est cruciale, parce que l'un peut être tué, et l'autre non, même en temps de guerre.

On a cette tentative de maîtriser la guerre. Mais un terroriste, c'est tout autre chose, n'est-ce pas ? Un terroriste est, par définition, quelqu'un qu'on peut et qu'on doit éliminer. Il y a aussi cette formule : « Nous ne négocions pas avec les terroristes », et ainsi de suite. Et puis il y a, bien sûr, la requalification de combattants en terroristes, ce qui fait qu'on peut alors les tuer. On voit comment Israël emploie cette rhétorique, n'est-ce pas ? Ils sont tous des terroristes. Je veux dire, des terroristes de deux ans ou de quatre-vingts ans, tous des terroristes ; donc, on peut les tuer. Est-ce que vous établissez aussi un lien entre cette terminologie du terrorisme et la manière dont, sur le plan linguistique, vous savez, la violence est pensée aujourd'hui ?

#Irfan Ahmad

Oui. Alors, l'un des éléments majeurs de ce soi-disant nouveau terrorisme, apparu après le onze septembre, c'est, comme nous l'avons évoqué, qu'il serait religieux, ou islamique, n'est-ce pas ? Et puis, le deuxième élément, c'est que, dans la plupart des conceptions du terrorisme, y compris chez un chercheur en sciences sociales pour qui j'ai beaucoup de respect, Charles Tilly, l'idée générale était que le terrorisme est une tactique. C'est une méthode. Ce qu'ont fait les discours sur le terrorisme après le onze septembre, c'est abandonner complètement cette idée et affirmer que non, en réalité, le terrorisme est une idéologie. C'est une idéologie à part entière. Et donc, des gens comme Salman Rushdie et d'autres ont commencé à parler d'une réforme de l'islam. Autrement dit, on ne peut pas être un bon musulman sans réformer sa théologie, n'est-ce pas ?

#Pascal

D'accord. L'islam lui-même serait terroriste, c'est ça ? Autrement dit, toute personne qui pratique l'islam porterait en elle, en quelque sorte, les racines du terrorisme. C'était l'idée générale, non ?

#Irfan Ahmad

Il faut donc s'écarter de cette idée générale selon laquelle le terrorisme est une tactique. Et ensuite, on commence à se focaliser sur l'idéologie, puis on passe de l'idéologie au terrorisme. Et d'ailleurs, il y en avait beaucoup. Je connais certaines personnes — ça vous intéressera peut-être — qui, après la fin de la guerre froide, étaient des experts de la Russie au sein de l'establishment occidental. Puis, soudainement, ils sont devenus experts de l'islam, ou se sont présentés comme tels. Mais ils n'avaient pas les compétences linguistiques nécessaires. Car si vous voulez vous présenter comme expert de l'islam, vous devez connaître le Coran, les hadiths et la langue arabe.

Bref, l'idée, c'est que, dès lors que vous avez abandonné cette tactique, qu'elle s'est transformée en idéologie et en théologie, alors, Pascal, il est très important de comprendre ceci : après le onze septembre, l'islam présenté comme une menace devient un outil de mobilisation. Et j'oserais même dire que le mouvement MAGA, aux États-Unis, est impensable sans la mobilisation anti-islamique qui a eu lieu après le onze septembre dans le pays. Il y a un livre qui en parle. Je crois qu'il s'appelle « Irregular Army », écrit par un journaliste britannique. Donc, cet environnement islamophobe qui a

été créé aux États-Unis, mais aussi en dehors des États-Unis, dans les soi-disant démocraties occidentales... Nous avons quelqu'un qu'on appelle le secrétaire à la Guerre des États-Unis. Comment s'appelle-t-il ?

Peter Hegseth ? Hegseth. Hegseth, c'est ça ? Oui. Alors, c'est l'homme qui a servi en Irak pendant la guerre. Il a eu plusieurs fonctions. Il a aussi été journaliste et présentateur à la télévision. Il a un tatouage sur le corps, qui renvoie au symbole des croisades. Et sur une autre partie, il a aussi quelque chose d'écrit : « kafir ». C'est un terme du Coran, qui en parle également. Littéralement, cela signifie « celui qui dissimule la vérité ». Mais l'explication la plus répandue, c'est « incroyant », ou « celui qui ne croit pas en Dieu ». Donc, vous avez quelqu'un comme ce secrétaire à la Guerre, qui est un produit de cette guerre contre le terrorisme. Et il croit à une théologie de la fin du monde, c'est bien ça ?

Oui, tout à fait. Donc, l'attaque contre l'Iran, le soutien à Israël. Et je crois que, juste avant cet entretien, j'écoutais son portrait sur la BBC. C'était un document audio. Ce type, à un moment donné, je crois que c'était dans un café ou un restaurant, après son retour d'Irak, a même dit : « Tuez tous les musulmans. » Enfin, ce que je veux dire, c'est que dès lors qu'on transforme la compréhension du terrorisme, en cessant de le voir comme une tactique ou une stratégie pour en faire une théologie, d'accord, cette théologie est alors mobilisée en opposition à une conception chrétienne de la civilisation occidentale. Et dans le cas de Peter Hegseth, il s'agit aussi d'un nationalisme suprémaciste blanc et chrétien, n'est-ce pas.

Cela devient alors un mélange dangereux, n'est-ce pas ? Et quand quelqu'un qui a ce type d'idéologie occupe une position de pouvoir, n'est-ce pas ? Certains écrits évoquent aussi l'infiltration de l'armée américaine par des personnes ayant une idéologie néonazie, ou des idéologies chrétiennes blanches, n'est-ce pas ? Cela se situe au niveau politique. Mais, en tant qu'anthropologue, je voudrais aussi dire que cette vision pervertie de la menace islamique a également façonné l'expérience culturelle quotidienne des musulmans : le fait d'avoir une barbe ou non ; pour une femme musulmane, de porter un foulard ou non ; la manière de se comporter dans les espaces publics ; ce qu'il faut emporter, ou ne pas emporter.

Si vous avez un livre sur l'islam avec vous et que vous voyagez aux États-Unis, ce que j'ai fait de nombreuses fois, alors vous devez vraiment vous dire : bon, les services de sécurité risquent de vous poser des questions. Donc, cela ne se limite pas au domaine des guerres politiques ou des combats. Cela façonne aussi votre comportement au quotidien, n'est-ce pas ? Et, plus important encore, je dirais aussi que beaucoup de gens parlent aujourd'hui du néolibéralisme comme d'une menace, surtout ceux qui viennent de la théorie critique ou de la gauche. Mais je dirais que de nombreux éléments de ce néolibéralisme, et un élément clé de la guerre contre le terrorisme, c'est aussi la privatisation de la guerre, le recours à des entreprises privées de sécurité.

En fait, je dirais que la guerre contre le terrorisme, pour être pleinement comprise, doit aussi être envisagée à travers la transformation de l'économie politique. On ne peut donc pas comprendre le

néolibéralisme, la manière dont il fonctionne, ni le terrorisme, séparément. Dans le milieu universitaire, par exemple, le type de financements que l'on peut obtenir... Vous le savez, dans des pays comme l'Allemagne, les Pays-Bas ou le Royaume-Uni, les postes permanents pour les professeurs et les universitaires se raréfient. On encourage les gens à demander des subventions, n'est-ce pas ? Et ces subventions sont elles aussi, bien sûr, liées à ce qu'on appelle l'intérêt national, ou l'intérêt européen, des États-nations. Le type de recherche que vous menez doit correspondre à cet intérêt mondial, national et international de l'État, sinon directement, du moins indirectement.

#Pascal

Oui, les programmes concrets qui sont élaborés. Et vous savez, le terrorisme, dans ce sens, n'est en réalité qu'un de ces phénomènes. On l'a vu dans d'autres domaines aussi, et cela passe généralement par la sécurisation pour lever des fonds. Il y a eu la guerre contre le communisme. La guerre contre la drogue. La guerre contre le terrorisme. La guerre contre le virus. Et maintenant, il y a la guerre contre les Russes et les Iraniens. Vous savez, on choisit ce qui nous arrange. Mais cette idée selon laquelle tout doit devenir une guerre est profondément ancrée dans de nombreux milieux occidentaux. La question pour les anthropologues est donc, bien sûr : peut-on comprendre pourquoi ? Mais cela nous éloigne un peu de votre livre et de votre question. Il nous reste environ trois ou quatre minutes. Irfan, y a-t-il autre chose que vous aimeriez partager avec nous ? Peut-être la conclusion du livre, ou l'un des concepts les plus importants que, selon vous, les gens devraient retenir de cet échange ?

#Irfan Ahmad

Oui, alors, très rapidement, je vais faire deux remarques. Premièrement, le livre est aussi une critique, surtout dans la préface, d'Agamben, qui est un grand philosophe et théoricien politique. Pendant le Covid, il a dit que l'extension de l'état d'exception — qui est un terme central chez lui — signifiait en fait que le Covid, ou la menace virale, avait remplacé le terrorisme comme justification pour intensifier l'état d'exception. Et moi, je dis que non, ce n'est pas le cas. Le terrorisme n'a pas été remplacé, d'accord ? Parce que le terrorisme lui-même est aussi parfois décrit comme une épidémie virale, n'est-ce pas ? Donc, contrairement à Agamben, qui parle du remplacement du terrorisme, comme justification de l'état d'exception, par la menace virale, moi je dis que non : les deux coexistent. C'est là mon premier point.

Le deuxième point, à propos de la conclusion, permettez-moi de dire ceci : en fait, le livre comporte une conclusion, intitulée « Anti-conclusion ». Et j'ai aussi eu quelques problèmes avec les relecteurs et l'éditeur. Ils me disaient : « Non, on ne peut pas avoir une conclusion qui s'appelle "Anti-conclusion". » Mais si j'ai donné ce titre à ce chapitre, c'est pour cette raison : comment peut-on tirer une conclusion sur un phénomène qui est loin d'être terminé ? Parce que la guerre contre le terrorisme n'est pas terminée, n'est-ce pas ? Elle continue. Alors, peut-on conclure sur un

phénomène qui n'est même pas achevé ? Et même pour des événements historiques qui, eux, sont terminés — par exemple, la Révolution française — il n'y a pas de conclusion définitive. Les gens continuent de réviser, de repenser, et ainsi de suite.

Donc, c'est anti-conclusion. Mais il y a aussi une dimension de genre ici. Parce que si vous pensez que la conclusion est liée au décisionnisme, d'accord, vous voulez aboutir à quelque chose. Et à notre époque, tout doit tenir en quelques points. Ces élites au pouvoir ne s'intéressent pas aux détails. Elles veulent simplement quelques points clés, du genre : d'accord, voilà les conclusions, n'est-ce pas ? Donc, du point de vue des gens, cela est lié au décisionnisme. Et c'est là qu'intervient la dimension de genre. Deborah Tannen, une anthropologue basée aux États-Unis, a mené une étude très intéressante. Selon elle, il existe une différence fondamentale entre la manière dont les hommes parlent et celle dont les femmes parlent.

Et elle faisait cette distinction entre le « report talk » et le « rapport talk ». Autrement dit, entre une parole qui consiste à faire un compte rendu, et une parole qui vise à créer du lien. Donc, quand les hommes parlent, leur manière de s'exprimer ressemble davantage à un compte rendu. Alors que les femmes parlent comme si elles cherchaient à établir une relation, une connexion, vous voyez ? C'est donc possible, compte tenu de cela — j' imagine simplement un exemple. Supposons que vous ayez une femme et des enfants, et qu'il y ait de fortes pluies, avec une infiltration d'eau, alors que vous n'êtes pas à la maison, d'accord ? Vous rentrez, et votre femme vous dit : « Écoute, j'ai eu énormément de problèmes. Mon enfant... notre enfant n'a pas dormi pendant trois heures. Moi non plus, je n'ai pas dormi. J'ai dû faire ceci et cela. » Et vous, en tant que mari, vous dites : « D'accord, pas de problème. Je vais régler ça. » Or, la femme, ou votre épouse, ne cherche pas simplement à ce que le problème soit résolu.

Elle essaie aussi de vous faire partager toute l'expérience de ce qui lui est arrivé pendant votre absence. Donc, la dimension de genre, c'est la construction d'un rapport, par opposition au fait de rendre compte, qui est lié au décisionnisme. C'est aussi une question de pouvoir : rendre compte et prendre des décisions de nature politique. Mon point, c'est qu'on n'est pas obligé de toujours voir les choses en termes de compte rendu, de rédaction de rapports ou de création de liens. Il est aussi possible de les combiner, d'accord ? Et cette synthèse, si vous la prenez comme une perspective masculine face à une perspective féminine, elle est possible si nous reformulons réellement nos présupposés, si nous les révisons, et si nous essayons de comprendre le terrorisme non pas d'un point de vue sécuritaire, mais d'un point de vue humain, n'est-ce pas ? Et...

#Pascal

Désolé, je pense simplement qu'il est très, très important de réhumaniser tout le discours autour de cette question. Et désolé, parce que je pense qu'à ce stade, nous devrions conclure. Je veux juste montrer votre livre, ici : « Le terrorisme en question : décoloniser l'anthropologie et l'étude de l'islam

». Je recommande à tout le monde de s'en procurer un exemplaire. Je mettrai des liens dans la description ci-dessous. Irfan, je vous ai coupé la parole. Voulez-vous ajouter ce que vous vouliez dire il y a un instant ?

#Irfan Ahmad

Oui, donc, une dernière chose que je dirais, c'est que cette représentation du terrorisme comme l'ennemi ultime, ou comme le mal, révèle aussi, d'une certaine manière, les limites du discours occidental ou de la pensée libérale. Dans le sens où, face à quelque chose que vous n'arrivez pas à comprendre, ou que vous n'êtes pas disposé à chercher à comprendre, au lieu de revoir vos propres présupposés, votre propre vocabulaire, vous trouvez une solution facile : l'étiqueter comme du terrorisme. En réalité, cela limite l'imagination. Cela bloque votre horizon de pensée. Et mon propos serait de dire que non, nous ne devrions pas faire cela, en tant qu'intellectuels, en tant que penseurs. Nous devrions plutôt nous autoriser à affronter des défis dans notre réflexion et à regarder les choses autrement, plutôt que de répéter la doxa que les élites au pouvoir nous servent jour après jour.

#Pascal

C'est une très belle conclusion, et je ne pourrais pas être plus d'accord. Le terrorisme, en tant que phénomène, est une catégorie absurde. Alors débarrassons-nous-en et essayons de comprendre ce qui pousse les gens à faire ce qu'ils font. Encore une fois, procurez-vous « Terrorism in Question: Decolonizing Anthropology and the Study of Islam ». Allez l'acheter. Cherchez-le, et cherchez aussi le professeur Irfan Ahmad. Je mettrai des liens vers son profil dans la description ci-dessous. Irfan, merci infiniment pour votre temps aujourd'hui.

#Irfan Ahmad

Très bien. Merci, Pascal.